

Bulletin d'histoire politique

Manifeste d'une femme libre

Béatrice Richard



Volume 4, numéro 1, automne 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1063517ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1063517ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
Septentrion

ISSN

1201-0421 (imprimé)

1929-7653 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Richard, B. (1995). Manifeste d'une femme libre. *Bulletin d'histoire politique*, 4(1), 75–80. <https://doi.org/10.7202/1063517ar>

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique; VLB Éditeur, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

MANIFESTE D'UNE FEMME LIBRE*

Béatrice Richard

Rien ne sépare le personnel du politique

MARILYN FRENCH

Madame David,

La marche «du pain et des roses» m'a laissé un goût amer. On a ri, chanté, beaucoup pleuré. Mais on n'a rien dit, rien expliqué. On a fait dans l'angélisme. En réduisant le phénomène de l'appauvrissement à un problème de femmes, vous nous avez fait manquer un rendez-vous avec l'histoire, à nous, les nouveaux «misérables» de la société néo-libérale post-industrielle. La seule question pressante, est-elle bien celle des inégalités selon les sexes? La pauvreté des femmes n'est-elle pas l'arbre qui cache la forêt? Quand va-t-on oser poser la question: et si cette fracture sociale, qui ne cesse de s'élargir, transcendait les sexes?

Nous vivons une ère nouvel-âgeuse, obscurantiste et violente, qui marginalise une population croissante et se fie plus à l'astrologie des économistes — et à l'astrologie tout court — qu'à l'analyse critique pour régler ses problèmes. Votre «nouveau féminisme fondé sur l'amour» renforce cette logique, en niant le politique. Il ne s'interroge pas sur la progression des rouleaux compresseurs financiers internationaux qui mènent le monde et minent les démocraties. Que n'avez-vous profité de votre marche pour dénoncer cette effarante réalité? Pour redéfinir un féminisme éclairé et libérateur? Devenu police de la pensée, des mots et des mœurs, le mouvement des femmes actuel ne fait hélas que renforcer l'ordre établi, éludant toute question subversive. Il ne sert ni les femmes ni les hommes pris dans la tourmente de cette fin de siècle. Il fait trop appel à l'émotion collective,

* Lettre à Françoise David, présidente de la Fédération des Femmes du Québec, organisatrice de la marche des femmes contre la pauvreté.

toujours douteuse, pas suffisamment à la raison. Les conséquences en sont dévastatrices.

Dans *Le Monde diplomatique* de mai 1995, François Brune écrit :

Trop de responsables préfèrent le langage qui s'apitoie au discours qui analyse. On entend trop déplorer le sort des exclus, pas assez dénoncer les mécanismes de l'exclusion. Cela conduit à une double dépolitisation de l'opinion: qu'elle soit complètement mystifiée ou qu'elle bascule dans l'incrédulité totale, elle demeure sans prise sur la réalité politique qui la concerne.

J'aurais aimé que vous parliez des mécanismes de cette exclusion croissante d'hommes et de femmes d'un système qui produit de plus en plus de richesses, mais aussi davantage de pauvres. J'aurais préféré un discours moins sexiste aussi. Revendiquer l'augmentation du salaire minimum, c'est très bien. Mais cela ne concerne pas que les femmes. Et pourquoi réclamer des emplois, des logements sociaux uniquement pour elles? Tout le monde a le droit de manger et de se loger, non? Comment imaginer construire l'avenir en excluant de nos luttes pour une société plus juste un pan entier de la société — celui des hommes pauvres et précaires. N'est-ce pas discriminatoire?

Je sais que vous avez consacré beaucoup de temps et d'énergie à la préparation de cet événement. Je suis d'autant plus peinée de sa vacuité. Une liste de revendications n'est pas un programme politique. Coincés entre le totalitarisme économiste et la rectitude politique des mouvements soi-disant progressistes, les gens ne savent plus à quel saint se vouer et sont désorientés. Les diktats du prêt-à-penser idéologique obscurcissent les débats. On n'a pas le droit de prétendre comme vous le faites que le combat contre la pauvreté est apolitique. Que la lutte à la violence est apolitique. Que pauvreté et violence se réduisent à des problèmes de relations hommes-femmes. Affirmer cela, c'est biaiser dangereusement l'analyse, c'est biaiser dangereusement les débats et c'est créer un climat de peur et de haine.

La question n'est plus de savoir aujourd'hui qui est l'homme et qui est la femme dans cette histoire de compte en banque qui se vide plus vite qu'il ne se remplit. Quand on est pauvres, on mange dans la même gamelle, alors savoir qui gagne quoi et comment n'a plus d'importance. Ce problème se pose uniquement chez les plus privilégiés, ceux qui ont des biens à protéger, des intérêts à défendre. On ne fait pas de contrat notarié pour le partage d'un plat de spaghettis!

Étiez-vous là pour nourrir une bonne conscience ou changer la société?

Les travailleurs condamnés à la précarité espèrent simplement ne pas tomber malades, ne pas avoir trop de dents cariées et ne pas avoir besoin d'aller devant les tribunaux, car ils n'ont droit à aucune aide dans ces cas. Et ils savent que, une fois vieux, ils pourriront comme de vieilles chaussettes au bord du chemin. *Because* pas de fonds de retraite. C'est ça la précarité à temps plein. C'est ça le bel État Provigo que vous n'avez pas pris la peine de dénoncer au cours de votre marche.

Saviez-vous aussi que le double salaire dans un couple n'est plus un gage d'enrichissement? En effet, pourquoi, dans un couple, hommes et femmes, devons-nous toujours travailler davantage pour maintenir le même pouvoir d'achat depuis 20 ans? Belle libération pour les femmes! Superwoman a des trous dans son faux tailleur Chanel. Désormais, le système utilise deux personnes pour le prix d'une. C'est cher payer la carrière... Moi, j'ai fini de payer.

Je veux pondre des enfants avant qu'il ne soit trop tard. Pourquoi n'avez-vous rien dit, rien demandé en ce qui concerne les allocations familiales et les congés de maternité? Faire des enfants serait-il devenu un crime? Nous sommes un des pays occidentaux les plus rétrogrades en la matière. Pigiste, si je deviens enceinte, je n'ai droit à rien. La sécurité du revenu, c'est tout. Voilà une lutte que les femmes ont bien le droit de mener en leur nom. Que l'on reconnaisse enfin la maternité comme une contribution majeure à la richesse commune. Loin de moi l'idée de retomber dans les discours de soutane d'il y a 40 ans. Mais les hommes et les femmes qui deviennent parents méritent plus de soutien. Les travailleurs précaires, en particulier, devraient bénéficier d'une aide pour compenser l'absence d'avantages sociaux.

Et puis, j'en ai marre de votre maternalisme. Il me donne des boutons. L'exposition prolongée à certains discours provoque une réaction allergique. Il y a quelques mois, la sexologue et psychologue Andrée Matteau écrivait dans *La Presse*: «Les hommes en tant que classe sont dévoués à l'acte sexuel qui dépose leur semence dans un vagin.» Depuis quand les mâles constituent-ils une classe distincte? Je croyais qu'il y en avait des riches et des pauvres... Mais je n'aurais jamais pensé qu'il existât une internationale de la testostérone. Éjaculateurs de tous les pays unissez-vous? Pourquoi le mouvement des femmes ne dénonce-t-il pas de telles inepties?

À en croire certains mages de la rectitude politique et leurs ésotériques statistiques, je ne peux plus aller au coin de la rue sans me faire agresser. Je ne peux même plus sortir avec un ami, puisque c'est parmi nos proches que se recrutent nos principaux agresseurs. Un compagnon de travail

m'effleure-t-il la main? C'est qu'il a la braguette facile. Je suis bonne pour un viol. Et l'on parle de bientôt distribuer dans les écoles des manuels à nos fils pour prévenir *leur* violence!

Ce féminisme béotien, que vous ne dénoncez jamais, oublie hélas trop souvent que l'union sexuelle reste dans son essence, dans notre culture en tout cas, un acte de profonde réciprocité. Le mariage n'est plus un viol institutionnalisé. Dans la vie de tous les jours, nous, les femmes, sommes assez grandes pour négocier nos désirs avec nos hommes. Pas besoin de mères supérieures pour protéger nos vertus, gérer nos émois et nos orgasmes. Ou alors, imposons le degré de tolérance zéro pour tout message à connotation sexuelle. Crevons les yeux lubriques, coupons les langues salaces, les mains baladeuses et le reste. Expurgeons la religion, la littérature et les arts de toute allusion au cul. Censurons la Bible. Brûlons Ronsard. Cassons Rodin. Tchadorisez-moi.

Qu'il reste, hélas, des sales types, des maniaques et des débiles en liberté, ne justifie pas l'instauration d'un climat de psychose. Il faut prévenir, soigner, combattre, oui. Croisade des femmes ou pas. Mais faire passer des dérangés pour un phénomène de société, ou le laisser dire, voilà du délire à l'état pur. Du délire d'oie blanche qui a peur du loup. C'est surtout nous préparer un État paranoïaque et policier.

Si nous voulons changer les choses, il faut d'abord prendre la violence pour ce qu'elle est: une réponse désespérée de désespéré(e)s dans un monde désespérant. Que nous reste-t-il en effet quand l'espoir tient à des cours de croissance personnelle, à du suçage de cristaux, à du tétage de Jojo Savard, à de la branlette idéologique? Marcher à Québec sur les genoux et remplacer le «grand soir» par les deux soirs de la loto 6/49? Le vrai visage de la violence et de la pauvreté, c'est cette somme de petites atrocités quotidiennes. Ce n'est pas spécialement une histoire de femmes. C'est l'histoire d'un mec, de sa fiancée et leurs rejets qui sombrent dans la superstition et la haine. Parce qu'ils ont la chienne. Cette peur aux tripes qui «fucke» le monde. Une angoisse existentielle qui ne se nomme pas. Comme le dit si bien le professeur et médecin français Max Dorra: «La lutte des classes demeure le moteur de l'histoire mais, on le sait, l'angoisse des individus est le carburant de ce moteur.»

Je déteste l'image des femmes que vous et vos émules véhiculez. Une image sado-maso. Une image de pauvres victimes pognées et malmenées par les hommes, par la vie. Une image de pauvres défavorisées mentales qui ont oublié de développer leur cerveau gauche, celui de la raison, de l'analyse et de l'esprit critique. Une image de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*. Une image

de pauvres crédules qui pensent que la misère vous tombe sur la tête comme la foudre tombe du ciel. Qui croient qu'il suffit de chanter le cantique «du pain et des roses», d'organiser des processions de paroissiennes en goguette et de dire des prières sur la sainte colline parlementaire pour que la manne pleuve.

En agissant ainsi, vous, de la Fédération des Femmes du Québec, que je n'ai point élues, que personne n'a élues, vous parlez au nom de toutes les femmes du Québec... en mon nom! Un féminisme sans dissidence est un féminisme mort. Alors, permettez-moi d'exprimer la mienne, mon refus d'être associée à ce mélo collectif que vous avez le culot d'appeler féminisme. Moralisme de pacotille, amalgames mal différenciés. Vingt ans de luttes pour en arriver là! Merde alors...

Bien non, je ne veux pas qu'on m'appelle Cosette. Et je n'attends ni de Jean Valjean ni de Jeanne Valjeanne pour être heureuse, pour me sortir du trou. Comme tout le monde, j'aimerais avoir du blé. J'aime le fric. Le luxe. Le caviar, le champagne. Les Jaguars surtout. Je ne suis ni une sainte ni une ascète. Une grosse kétaine chromée lavaloisienne sommeille en moi. Une consommatrice, une biberonneuse de bébelles. Une poupée gonflable coincée quelque part entre stade oral et stade anal. Un immense tube digestif qui absorbe, digère et défèque de l'insignifiance dans un monde insignifiant. Le vrai féminisme a une mission: tuer ce monstre. Pas l'entretenir. Pas l'engraisser.

Le vrai féminisme prend. Il n'achète pas. Et il fait ce qu'il veut, car ce qu'il veut ne s'achète pas. Il a le sens de l'honneur, de la retenue et de la dignité. Il s'affirme, c'est tout. Il fait l'économie des épanchements indécents et innocents en public. Il n'inonde pas le plancher politique avec son sang, sa sueur et ses larmes. Il ne va pas exposer ses plaies et ses ampoules sur la scène publique. Il ne donne pas dans le misérabilisme, dans la pornographie sociale. Il ne s'agenouille pas devant le pouvoir. Il revendique debout, la tête haute.

Le vrai féminisme veut seulement changer le monde pour que l'argent ne soit plus un obstacle à l'intelligence et à l'épanouissement individuel et collectif. Pour que les relations entre humains deviennent de moins en moins marchandes. Pas pour que les suceurs de fric changent de sexe. Pour qu'il n'y en ait plus! J'en vois trop autour de moi vivre une authentique misère par manque de nourriture tant matérielle qu'intellectuelle. Trop de gens sont devenus des névrosés du fric. Parce qu'ils en ont trop ou pas assez. Ou parce qu'ils croient en manquer.

Le vrai féminisme n'a pas besoin d'apparatchiks pour le servir. Il suffit de le cueillir, c'est une fleur sauvage, vivace, qui pousse n'importe où, même dans les dépotoirs. Mais il fleurit loin des chapelles. Le son des cloches et la fumée d'encensoir le font faner. Il est libre. Impertinent. Subversif. Savez-vous pourquoi? Parce qu'il veut abolir le travail. Ce truc aliénant qui rend l'homme et sa moitié semblables à la bête. Ce truc que la technologie triomphante peut désormais anéantir. Comme le dit si bien Max Dorra: «Pendant des millénaires, l'esclavage a été considéré comme conforme aux "lois éternelles de la nature". Ceux qui refusaient cette "normalité" étaient qualifiés de rêveurs, d'utopistes. Ils étaient "irréalistes" — voire "délirants"... Et puis l'esclavage a été aboli.» Pourquoi pas le travail? Le vrai féminisme ose poser la question.

Mais, qu'est-ce qu'on attend pour être heureuses, bordel? Pour réinventer nos vies. Pour cesser de consommer notre bonheur, pour apprendre à le produire. Gratuitement. Pour rien. Pour le plaisir. Et pas toutes seules. Avec nos mecs et avec tous les hommes de la Terre. Ils doivent être nos complices, pas nos exclus. Et surtout pas nos ennemis. Nous devons apprendre à nous mesurer avec eux. Pas à les fuir. Et qui sommes-nous pour les juger?

Légalement, nous sommes leurs égales sur tous les plans. Pour le reste, à nous de jouer. Et arrêtons de brailler! Le féminisme est surtout mûr pour un bon examen de conscience. En tant que femme, il est temps de prendre conscience de nos manques et de nos limites. Un groupe, qui refuse de confronter les modèles négatifs qui agitent son inconscient collectif, finit par les projeter sur un bouc émissaire. Le procès des Sorcières de Salem cela vous dit quelque chose? Les Juifs, les Noirs ou les habitants du Tiers monde sont devenus, au XX^e siècle, les cibles idéales de ce genre de projections. Prenons garde à ne pas renverser les rôles, à ne pas faire de nos mâles, nos amants, nos maris, nos pères, nos frères, nos fils, les boucs émissaires de l'an 2000.

Pour l'amour de la vie et pour l'amour tout court, nous devons vivre avec eux. Régler les problèmes avec eux. Pas entre nous, pas entre femmes. L'apartheid des sexes, les kermesses de bobonnes, très peu pour moi. Je ne sais que trop à quelle schizophrénie sexuelle, émotive et sociale ce genre de ségrégation peut nous mener. Pour moi, le vrai féminisme c'est celui, civilisateur, qui rassemble et élève les humains au-delà des sexes, pas celui qui les divise et les abaisse. Y songerez-vous pour la prochaine marche?